

mais ne prononça pas une parole, et monta lentement à l'étage supérieur, sans me rendre le salut que je lui avais adressé.

J'avais assez lu le "Journal de Marian" pour reconnaître en cette personne, sans risque d'erreur, madame la comtesse Fosco.

La fille de service me conduisit vers la pièce que la comtesse venait de quitter. En y entrant, je me trouvai face à face avec le comte.

Il avait encore son costume de soirée, à l'exception de l'habit, négligemment jeté sur le dossier d'un fauteuil. Ses manches de chemise étaient relevées au-dessus du poignet, — mais non plus haut. D'un côté, il avait près de lui un sac de nuit ; de l'autre, une caisse. Des livres, des papiers, des effets d'habillement étaient éparpillés dans la chambre. Sur une table à côté de la porte, était installée la cage si souvent écrite par Marian, où il logeait ses petites souris blanches.

Lui-même était assis devant la caisse, qu'il s'occupait à garnir, et à mon entrée, il se leva pour me recevoir, tenant quelques papiers à la main. Sa figure gardait encore des traces bien évidentes de la commotion qu'il avait subie à l'Opéra. Ses joues chargées d'embonpoint, semblaient avoir perdu de leur ferme consistance ; ses yeux, d'un gris froid, indiquaient, par leur mobilité, une vigilance furtive. Sa voix, sa physionomie, ses façons trahissaient à l'environnement la même soupçonneuse méfiance, tandis qu'il avançait d'un pas au-devant de moi, et m'invitait, avec une courtoisie glaciale, à prendre un fauteuil.

— Vous venez ici pour affaire, monsieur ? me dit-il. Je suis vraiment embarrassé pour deviner de quelle affaire il peut être question entre nous.

La curiosité qui se révélait très-ouvertement dans les regards que, tout en parlant, il tenait obstinément fixés sur mon visage, me donna l'assurance que, naïvement, à l'Opéra, j'avais complètement

échappé à son attention. Pesca s'était d'abord offert à ses yeux ; et de ce moment à celui où il avait quitté la salle, il n'avait pas vu autre chose.

Mon nom avait dû nécessairement lui suggérer que je venais le trouver dans des vues hostiles ; — mais jusque-là, il semblait ignorer de la manière la plus absolue quelle était au juste la nature de ma mission.

— Je suis fort heureux de vous rencontrer ici, ce soir, lui dis-je. Vous paraîsez vous disposer à quelque voyage.

— Est-ce que votre affaire et mon voyage ont quelque rapport l'un avec l'autre ?

— Cela pourrait être à certains égards.

— Et à quels égards, s'il vous plaît ? Sauriez-vous où je dois me rendre ?

— Non. Je sais seulement pourquoi vous quittez Londres...

Avec la rapidité de la pensée, il se glissa derrière moi, ferma la porte de la chambre, et mis la clef dans sa poche.

— Vous et moi, monsieur Hartright, me dit-il, nous nous connaissons à merveille de réputation. N'auriez-vous pas réfléchi, par hasard, en me venant trouver dans cette maison, que je ne suis pas précisément un homme à traiter par-dessous la jambe.

— En effet, répliquai-je, j'ai songé à cela. Aussi ne suis-je point venu avec de pareilles intentions. Je compte traiter avec vous une affaire de vie ou de mort, — et si cette porte, que vous venez de fermer, s'ouvrait en ce moment toute grande, rien de ce que vous pourriez dire ou faire ne me persuaderait d'en franchir le seuil...

A ces mots, je pénétrai plus avant dans la chambre, et je restai debout en face de lui, sur l'épaisse natte étendue devant le foyer. Il établit un fauteuil en travers de la porte, et s'y installa, le bras gauche étendu sur la table. La cage aux souris blanches était près de lui, et quand ce bras énorme ébranla la table en s'y po-

sant, les pauvres petites bêtes quittant leur dortoir, vinrent lorgner leur maître par les interstices du grillage aux couleurs éclatantes.

— Une affaire de vie ou de mort, répéta-t-il, se parlant à lui-même. Ces paroles sont peut-être plus sérieuses que vous ne pensez. En somme, que voulez-vous dire ?

— Ce que je dis, et pas autre chose...

Une épaisse transpiration commençait à humecter son large front. Sa main gauche, à la dérobée, glissait le long des bords de la table. Cette table avait un tiroir fermant à clef ; la clef se trouvant dans la serrure. Son index et son pouce se placèrent sur l'anneau de la clef, mais sans la faire tourner encore.

— Vous savez pourquoi je quitte Londres ? continua-t-il. Veuillez donc, s'il vous plaît, me dire la raison de mon départ... Tout en parlant, il tournait doucement la clef ; — le tiroir, désormais, était ouvert.

— Je puis faire mieux que cela, lui répondis-je ; je puis, si vous le voulez, vous montrer cette raison.

— Me la montrer ? Comment ?

— Vous avez ôté votre habit, lui dis-je. Relevez la manche de votre chemise sur votre bras gauche, et vous y verrez ce que je vous annonce...

Les mêmes teintes livides et plombées, que j'avais vues, au théâtre, passer sur son visage, s'y montrèrent de nouveau. Le funeste éclat de ses yeux arrivait, droit et fixe, sur les miens. Il ne dit pas un mot. Sa main gauche, cependant, ouvrit lentement le tiroir de la table et s'y glissa sans bruit. Le frottement de quelque objet pesant qu'il y remuait sans que je pusse le voir, bruit un instant, puis cessa. Le silence qui suivit fut tellement complet que l'imperceptible grignotement des souris blanches qui mordillaient les fils de fer de leur prison arrivait distinctement jusqu'à mes oreilles.

Ma vie ne tenait qu'à un fil, — et je le savais. A ce moment suprême, je pen-

sais avec son esprit, je touchais avec ses doigts ; — je savais parfaitement, comme si je l'eusse vu, ce que le tiroir dérobait à mes yeux.

— Ne vous pressez pas, lui dis-je. Vous avez fermé la porte ; — vous voyez que je ne bouge point ; — vous voyez que mes mains sont vides. Ne vous pressez pas ! j'ai encore quelque chose à dire.

— Vous en avez dit assez, répliqua-t-il avec une tranquillité soudaine, si peu naturelle et si effrayante qu'elle me porta sur les nerfs, comme n'aurait pu le faire aucun éclat de violence... Permettez-moi, je vous prie, de me recueillir un moment. Devinez-vous à quoi je pense ?

— Peut-être bien.

— Je me demande, reprit-il avec une tranquillité parfaite, si je dois ajouter au désordre de cette chambre, en dispersant votre cervelle autour de la cheminée...

Eussé-je bougé, dans ce moment, je lisais sur sa physionomie qu'il aurait sans balancer, exécuté sa menace.

— Je vous conseille, lui répliquai-je à mon tour, de lire, avant que cette question soit finalement décidée, deux lignes, écrites que j'ai sur moi...

Cette proposition parut exciter sa curiosité. Il y adhéra par un mouvement de tête.

Je tirai de mon portefeuille l'accusé de réception que m'avait envoyé Pesca ; sans faire un pas, je le tendis au comte, et repris ensuite, devant la cheminée, mon attitude première.

Il lut à haute voix ce qui était écrit : " Votre lettre est reçue. Si je ne vous vois pas avant l'heure indiquée, je romprai le cachet au coup de l'horloge."

Pour un autre homme dans sa position, ces paroles ambiguës auraient eu besoin de quelques commentaires ; — le comte n'en demanda aucun. La simple lecture du reçu lui fit comprendre la précaution que j'avais prise, aussi clairement que s'il eût suivi, une à une, toutes mes démarches. L'expression de son visage changea